

Le miel d'Erlangen

Jusqu'à aujourd'hui, personne n'avait soupçonné la présence de cette ruche au fond de ce buisson ; et encore moins ce qu'on pouvait y découvrir.

Les gendarmes de Plouescat venaient d'être appelés à Brignogan, par l'occupant d'une maison qu'il venait d'acquérir, près du sémaphore. En débroussaillant le fond du jardin, il avait découvert, bien caché au cœur d'un buisson, ce qui lui paraissait être une ruche. Etait-elle encore en activité ? Il n'avait pas voulu prendre le risque de l'ouvrir et avait préféré appeler les pompiers. Ceux-ci étant occupés par un important incendie, l'appel avait été automatiquement redirigé vers la gendarmerie.

Le maréchal des logis-chef Le Garrigec observait la boîte avec une certaine circonspection, comme s'il s'agissait d'une bombe oubliée depuis la dernière guerre. Cette affaire l'ennuyait ! Il ne se voyait pas, pour une simple ruche, ouvrir un dossier avec toute la paperasse qui en résulterait. Il n'avait pas non plus envie d'inspecter l'objet, car il avait une peur bleue des guêpes et ne faisait pas bien la différence entre elles et les abeilles.

Tout à son embarras, il se rappela avoir aperçu en venant, son ancien copain de classe Yves Kerdanec, dans le jardin bordant sa maison, route du menhir. Il était certainement en vacances et se ferait un plaisir de venir voir la ruche, car c'était un passionné d'abeilles. Le maréchal des logis était content d'avoir pensé à cette solution. D'une part, il ne laissait pas la sollicitation du riverain sans réponse, d'autre part, il était assuré que Kerdanec, son ami d'enfance, capitaine au commissariat de police de Brest, faisait les choses sérieusement. C'était en outre, l'occasion de lui rendre visite en repartant.

La ruche en bois paraissait de bonne construction. Elle avait été peinte en bleu, comme c'était souvent le cas, car les abeilles reconnaissent et aiment cette couleur. C'était sans doute ce qui l'avait protégée. Elle reposait sur un sol rocailleux et était dissimulée sous un massif de buis. Yves Kerdanec n'avait pas remarqué la moindre activité d'abeilles autour de la ruche, depuis les quelques minutes où il l'observait. Il pouvait donc l'ouvrir, sans risque.

Il déposa avec précaution le toit et inspecta l'intérieur, d'un regard circulaire. Il restait quelques alvéoles de cire, mais le corps de la ruche était envahi de toiles d'araignées et même de lierre. Une pochette bien fermée, reposant au fond de la ruche, l'intrigua. Il l'ouvrit avec

précaution. Elle renfermait une lettre et un appareil photo Voigtländer. Il se douta que celui-ci renfermait une pellicule. Il prit donc le soin de la rembobiner avant d'ouvrir le boîtier. La lettre était écrite dans un français approximatif. L'auteur était certainement un soldat allemand, basé à Brignogan, pendant la seconde guerre. Cette maison faisait sans doute partie de celles qui avaient été réquisitionnées pour loger l'occupant.

Il s'appelait Franck Rosengart et s'adressait à une jeune fille qu'il aimait. Il était question d'un enfant à naître de leur amour. Il ne le connaissait pas, car il venait de recevoir l'ordre de se replier vers la Normandie où le débarquement venait de se produire. Il laissait cette lettre et les photos dans l'appareil, pour que son enfant ait un souvenir de lui.

Malgré un vocabulaire hésitant, les mots traduisaient un désespoir perceptible. Kerdanec le ressentait et y était sensible. Il fit un rapide calcul. La lettre avait été écrite en 1945, on était en 2005, l'enfant pouvait avoir approximativement 60 ans aujourd'hui. Il n'était peut-être même plus en vie, se dit le policier. Pas question, pour autant de refermer la pochette et de la renvoyer dans l'oubli.

C'était exactement l'inverse qui se produisait chez Kerdanec. Il rentrait dans le jeu, un peu comme si il venait de trouver sur la plage, une bouteille renfermant un message. Il savait qu'il ne pourrait effectuer une enquête officielle, mais rien ne lui interdisait d'engager une recherche personnelle. C'était l'occasion de rompre un peu la monotonie de ses vacances. Il commençait à s'ennuyer et l'action lui manquait. Retrouver celui ou celle à qui la pochette était destinée, transmettre la lettre et les photos, représentait à ses yeux un challenge. Il décida donc de conserver la pochette et n'en fit aucune allusion auprès du propriétaire des lieux, qu'il rassura en indiquant que la ruche était inactive.

Dans un premier temps, il ferait développer la pellicule argentique, en croisant les doigts pour que l'humidité ne l'ait pas irrémédiablement détruite. Le policier se rendrait le lendemain, dans un laboratoire spécialisé dans le développement de l'argentique, qu'il connaissait à Brest. Un simple élément pouvait permettre de dégager une piste. Yves Kerdanec était optimiste et pensait qu'il ne lui était pas interdit d'avoir de la chance !

De la chance, il commença par en avoir quand il récupéra les photos issues de la pellicule du Voigtländer. A part les deux premières qui étaient voilées, les 10 autres étaient nettes.

De retour dans sa maison de Brignogan, Yves Kerdanec se mit à étudier avec soin les photographies. Il identifia l'auteur de la lettre, parfois photographié seul, parfois dans un

groupe de soldats en uniforme. Deux photos se distinguaient des autres : l'une représentait une jeune femme enceinte, prise de trois quarts. Son visage était difficile à identifier, car situé dans une zone d'ombre. Elle se tenait devant un lit clos, que l'on trouvait couramment à cette époque, dans les fermes du coin. L'autre représentait la façade d'une maison. Il passait d'un cliché à l'autre, essayant de trouver un détail qui lui aurait échappé. La maison lui rappelait bien quelque chose, ce qui n'était pas pour le surprendre, tant il avait arpenté tous les chemins du secteur. La jeune femme n'évoquait rien pour lui. Elle devait avoir autour de 80 ans aujourd'hui. Le dessin du lit-clos lui parut familier, mais il y en avait eu des centaines comme cela. La plupart avaient disparu, certains avaient fini comme élément de poulailler, d'autres comme rangement dans des granges. Les plus chanceux étaient devenus des bibliothèques.

Le lendemain, Yves Kerdanec chaussa ses bottes et se dirigea vers le quartier de Poulptry et de Terre de Pont, dont les sols étaient, par endroit, marécageux. Il avait dans la poche intérieure de son ciré, la photo de la maison. Celle-ci n'avait pas été forcément prise de la route, aussi faisait-il discrètement le tour des maisons. A midi, il était obligé de reconnaître qu'il était bredouille. Il se connaissait bien et savait que la difficulté de l'enquête aurait pour conséquence de le stimuler. Cette histoire l'avait touché et il mettait un point d'honneur à retrouver l'enfant de ce soldat allemand.

Il reprit la route, dans l'après-midi, vers le quartier de la chapelle Pol. Il y avait là, d'anciennes fermes, dont les bâtiments avaient été conservés dans leur esprit initial. Après le croisement de la rue du Phare et de la rue Kergadalen, se trouvait un ancien chemin appelé stread Tan Hâ Kurun. Yves Kerdanec ne baragouinait que quelques mots de breton, ce qu'il regrettait, tant ces noms lui plaisaient.

— Dans quelques années, quand je serai en retraite, j'apprendrai le breton, c'est juré !

Soudain il ressentit comme un pincement au cœur, car il venait de reconnaître la maison de la photo. Située dans un groupe de fermes, elle paraissait bien entretenue, mais les volets fermés, indiquaient qu'elle était devenue une résidence secondaire, une de ces maisons qui ne s'animaient que pendant les vacances scolaires ou en fin de semaine. Une plaque en marbre gris portant le nom « Ker Avel », était fixée sur la façade.

Yves Kerdanec aurait préféré la voir ouverte. Il était tout de même satisfait, car sa recherche prenait tournure.

Il allait pouvoir rechercher des voisins qui le renseigneraient sur l'identité des habitants de la maison pendant les années de guerre. Il fit le tour du terrain et découvrit trois ruches identiques à celle qu'il avait vue dans la maison, près du sémaphore. Elles présentaient le même bleu délavé. Il était vraisemblable que celle du chemin des chardons bleus provenait de cet endroit et avait sans doute été réquisitionnée par les allemands, pour accueillir un essaim sauvage.

Yves Kerdanec se surprit à siffloter sur la route du retour. Il avait le sentiment d'avoir fait un grand pas dans son enquête. Soudain, il s'arrêta net dans sa marche.

— Mais, que je suis con ! S'exclama-t-il.

Il venait de se souvenir que sa mère, vivait à Brignogan à cette époque. Il irait la voir le lendemain à la maison de retraite où elle résidait à Landerneau.

— Bonjour maman.

— Ah, je me demandais si tu te souvenais que tu avais encore une mère ! Tu m'as un peu oublié ces derniers temps !

— C'était une grande marée et tu sais que je ne rate pas les trois jours de pêche à la crevette et aux crabes-sardines. J'ai même trouvé quelques ormeaux !

— Des ormeaux ? Il n'y en a plus beaucoup. Quand je pense en avoir vu retirer des charretées, quand j'étais jeune ! Tu as raison mon fils de profiter de tes vacances, avec la vie de fou que tu mènes toute l'année !

Yves Kerdanec prit le temps de faire le tour des nouvelles de cette petite communauté que constituaient résidents et personnel de la maison de retraite. C'était un rituel ! Il aborda ensuite le sujet qui l'occupait.

— Au fait tu te souviens des gens qui habitaient le quartier de Kergadalen pendant la guerre.

— Pourquoi tu me demandes cela ? C'est si loin et j'ai tout fait pour oublier cette époque ! Je n'ai toujours pas envie de m'en souvenir.

Cette réaction surprit Yves Kerdanec, car il avait entendu dire que les relations avec l'occupant avaient été plutôt sans histoire. Sur cette côte du nord Finistère « l'ennemi » était traditionnellement l'Anglais !

Il n'insista pas, car il savait que cela n'aurait servi à rien. Il resta encore quelques instants, embrassa sa mère et quitta la chambre. Ses visites étaient de plus en plus courtes, non pas de son fait, mais il constatait que sa mère, bien qu'encore jeune, se désintéressait de plus en plus, de ce qui se passait à l'extérieur. Il n'avait pas compris pourquoi elle s'était décidée, peu de temps après la mort du père, à prendre une chambre dans cette maison. La peur de la solitude, avait-il pensé, en constatant qu'elle y avait trouvé une vie sociale qui lui convenait.

Le café du port occupait une position stratégique au fond de la baie. Yves Kerdanec se souvenait que c'était une poissonnerie quand, enfant, il accompagnait sa mère pour faire les courses. Aujourd'hui, les bouteilles avaient remplacé les homards et les tourteaux. Seules quelques bouées de casier en verre rappelaient sa première vocation.

Il pensait glaner quelques renseignements, d'autant qu'il connaissait bien les patrons.

— Je suis à la recherche de personnes qui ont vécu à Brignogan pendant la dernière guerre.

— Il n'en reste plus beaucoup. Ceux qui sont encore de ce monde sont en maison de retraite, comme ta mère. Ah si, il reste bien Fanch Broudin. Il doit bien approcher les 90 ans et a toute sa tête, il paraît. Il habite une ancienne ferme dans le virage, après Kergadalen.

— Celle qui est en granit taillé ?

— Oui, c'est cela, mais n'y va pas trop tôt le matin, ni à l'heure de la sieste !

Ce ne serait donc pas pour aujourd'hui, se dit-il. Ce n'était pas grave, car il avait une autre démarche à effectuer.

Il avait rencontré, deux ans auparavant, un homologue allemand à propos d'une affaire de trafic de drogue. Ils avaient sympathisé et conservé des relations, facilitées par le fait que son collègue parlait le français. Peut-être pouvait-il accéder à des archives militaires allemandes de la seconde guerre ? Ce militaire allemand était peut-être encore en vie.

— Bonjour Karl, c'est Yves Kerdanec. Comment vas-tu ?

— Quelle bonne surprise ! Je vais bien, et toi ?

— Je suis en vacances donc je vais bien. J'ai besoin de ton aide.

— En vacances et tu travailles ?

— Disons que je m’occupe. J’essaie de retrouver la trace d’un soldat allemand nommé Franck Rosengart, qui était à Brignogan dans le Finistère jusqu’en Juin 1945. As-tu accès à des archives qui permettraient de savoir ce qu’il est devenu ? A-t-il survécu aux combats ? Est-il toujours en vie ?

—Tu te rends compte qu’il devrait avoir plus de 80 ans aujourd’hui. Je ne suis pas certain qu’il soit encore en vie. Je te tiens au courant en espérant que je trouve sa trace.

Yves remercia Karl. Il savait qu’il pouvait compter sur lui.

Le lendemain, Yves Kerdanec se rendit chez Fanch Broudin. Il était onze heures et celui-ci l’accueillit chaleureusement.

— Tu prendras bien un petit « jaune » ? C’est l’heure.

— Tu sais bien que le docteur t’interdit de boire de l’alcool, dit une voix de femme provenant de la cuisine.

— Ce n’est pas poli de ne pas proposer l’apéritif à un invité à cette heure-ci !

— Monsieur peut boire, lui !

— Non merci, répondit Yves Kerdanec, qui ne se voyait pas imposer cette souffrance au vieil homme.

— Je ne vais pas t’embêter longtemps. Je voulais savoir si tu te souvenais des gens qui habitaient la maison « Ker Avel ». Il devait y avoir une fille qui a eu un enfant vers la fin de la guerre.

— Ah oui, je m’en rappelle. Le Gall qu’ils s’appelaient. Ils avaient deux filles. L’aînée a eu un gosse avec un soldat allemand. Tu penses qu’on s’en souvient !

— C’était un garçon ou une fille ? demanda Fanch en direction de la cuisine.

Sa fille apparut dans l’embrasure de la porte. D’un âge indéfini, elle était d’une forte corpulence, drapée dans un sarreau en tergal de couleur sombre.

— C’était un garçon. Ils sont restés encore quelques années. C’était un beau petit gars, très gentil. Ils sont partis ensuite, je crois à Landerneau.

— Savez-vous ce que ce garçon est devenu. Il doit avoir une soixantaine d’années aujourd’hui.

— Non, on ne les a jamais revus dans le quartier.

Yves Kerdanec remercia et prit congé. Son enquête avançait lentement, mais elle avançait. Comment arriverait-il à remonter la piste landernéenne ? Le patronyme Le Gall était très répandu dans le département. Il le savait et se doutait que cela ne faciliterait pas la tâche. Rien ne l'obligeait à poursuivre, mais il n'avait aucune intention d'abandonner. Ce n'était pas dans sa nature, mais il savait qu'il ne lui restait que peu de temps pour arriver à une conclusion.

L'escalier en bois, conduisant aux archives de l'inspection académique du Finistère à Quimper, sentait bon la cire. Ses recherches, à Landerneau n'ayant rien donné, Yves Kerdanec espérait trouver ici réponse à ses questions.

— Bonjour, je suis à la recherche d'un enfant scolarisé à Landerneau dans les années 50/60. La seule chose que je connais, c'est son nom. Il s'appelle Le Gall.

— Le Gall en Bretagne, c'est comme Dupont en France ! Cela ne va pas être facile. Il vous faut faire une demande officielle, dûment motivée.

Yves Kerdanec sortit sa carte d'Officier de police judiciaire. Cela pouvait être considéré comme une faute professionnelle car il n'était en charge d'aucune enquête officielle. Il le savait et était surpris de sa démarche ! Cela ne lui ressemblait pas. Pourquoi s'entêtait-il à ce point sur cette recherche ? Il n'aurait pu le dire.

La présentation de la carte frappée de bleu blanc rouge fonctionna comme un sésame. Son interlocuteur le conduisit dans une immense pièce remplie de meubles métalliques gris, à l'intérieur desquels étaient classés d'innombrables fichiers.

— C'est un garçon ? Quel est son année de naissance et son prénom ?

Il répondit 1945 ou 46, mais buta sur le prénom. A la réflexion, il se dit qu'il y avait de fortes chances qu'il portât le prénom de son père.

— Franck, répondit-il.

— Vous avez de la chance ! J'ai un Franck Le Gall, né à Brignogan le 15 septembre 1945, scolarisé à l'école Ferdinand Buisson à Landerneau, puis au lycée de l'Elorn en 1956. Il a eu son bac avec mention, en 1962. Belle scolarité ! Son adresse à l'époque était 11 rue François Pengam, mais il y a peu de chance qu'il y demeure toujours !

Yves Kerdanec remercia et redescendit l'escalier étroit, quatre à quatre, tant il était impatient de se rendre à Landerneau. Il adorait ces moments où l'action portait ses fruits et que des pistes s'ouvraient à lui.

Le petit immeuble de la rue François Pengam, abritait 3 appartements, un par étage. Il s'apprêtait à entrer dans la maison, quand une femme d'une soixantaine d'année en sortit.

— Excusez-moi, madame, je suis à la recherche de Franck Le Gall, qui a habité ici au moins jusqu'en 1962.

— Cela ne me dit rien. Je ne pourrai pas vous être d'un grand secours, car je n'habite ici que depuis 91. On va demander à Jeanne qui habite ici depuis plus longtemps.

— Ce monsieur cherche les Le Gall qui auraient habité ici.

— Oui, je me souviens. C'était il y a si longtemps. Une dame et son fils, très gentils. Ils habitaient le dernier étage. Ils sont restés une dizaine d'années, peut-être plus. La maman était institutrice et le garçon travaillait bien à l'école. Il avait des prix tous les ans et me montrait les livres qu'il recevait. C'était un bon p'tit gars. Il me faisait quelques courses.

— Savez-vous où ils sont allés après ?

— A Rennes, je crois pour les études du garçon. Il voulait être ingénieur. Je ne les ai jamais revus. Il faut dire que ce n'est pas à côté !

Yves Kerdanec remercia la vieille dame et eut le sentiment que cette fois, il n'irait pas plus loin dans sa recherche. Après ses études, Franck Le Gall avait sans doute trouvé du travail, mais pas forcément dans la région. Il lui serait difficile, voire impossible de le retrouver. Il ne lui restait que trois jours de vacances. Après, il savait que ce serait le traintrain de sa vie de flic, avec ses enquêtes de proximité et les interminables rapports à produire. Autant dire qu'il n'aurait plus une minute, pour s'occuper de cette affaire.

Il était déçu et se surprit à ressentir comme un coup de blues. Cette recherche lui avait occupé l'esprit et fait entrer dans une certaine intimité avec ce Franck Le Gall et sa mère. Il sentit qu'il allait avoir des difficultés à tourner la page ! Cela lui arrivait quand une enquête n'aboutissait pas. Il éprouvait alors un sentiment d'inachevé, d'histoire sans fin et il avait horreur de cela.

Il ne restait que deux jours de vacances et il devenait urgent qu'il mette de l'ordre dans la maison. Yves Kerdanec était un procrastinateur. Il avait une fâcheuse tendance à remettre à

plus tard, en particulier ce qui touchait au rangement. Cette fois, il n'avait plus le choix. Il devait sérieusement remettre en ordre la maison. Une fois le petit déjeuner avalé, il commença par les sols. Il s'activait, un lave-pont à la main, lorsque la sonnerie de son téléphone l'interrompit.

— Allo Yves, c'est Karl. J'ai une bonne nouvelle à propos de ce que tu m'as demandé.

— Super, tu l'as retrouvé ?

— Oui, non seulement Franck Rosengart a survécu aux combats de la fin de la guerre, mais en plus, il est toujours vivant !

— Incroyable, tu as son adresse ?

— Oui, en consultant le fichier national, j'ai trouvé son adresse à Erlangen et j'ai constaté qu'il était enregistré comme apiculteur récoltant. Je t'envoie un message avec son adresse.

— Tu ne peux pas savoir à quel point l'information que tu me donnes me fait plaisir.

Un rayon de soleil venait d'inonder la pièce, histoire de se mettre au diapason de cette bonne nouvelle. La chance lui souriait et il resta un moment immobile, tourné vers la mer, comme pour goûter plus intensément le plaisir de ce moment. Les abeilles ! Comment n'avait-il pas pensé à suivre cette piste qui avait servi de point de départ à son enquête ! Il avait cette passion en commun avec Franck Rosengart. Il pourrait, au moins, lui renvoyer la pochette qu'il avait retrouvée dans la ruche et, pourquoi pas, la lui rapporter lui-même et faire sa connaissance !

Il se mit alors à rechercher sur internet, les apiculteurs d'Erlangen. Ils n'étaient pas nombreux et il n'eut aucune difficulté à trouver le site de Rosengart. Soudain, il n'en crut pas ses yeux, en constatant que le site mentionnait Franck Rosengart et Franck Le Gall, apiculteurs récoltants associés. Il lui fallut quelques instants pour se rendre compte que grâce à Karl, il venait de retrouver celui qu'il cherchait depuis deux semaines. Le fils avait retrouvé le père, sans doute avec l'aide de sa mère.

Le nettoyage de la maison avait été interrompu par l'appel de Karl. Il n'en fallait pas plus pour qu'Yves Kerdanec décide de reporter la suite, à plus tard !

Le soleil continuait à être de la partie et une balade sur les dunes s'imposait !

Le lendemain, il rendit visite à sa mère et lui raconta dans le détail, ce qu'il venait de vivre. Il avait bien noté qu'elle était particulièrement attentive à son récit, mais n'avait pas pris garde

au sérieux de son regard. Quand il s'arrêta de relater l'histoire, elle prit la parole. Sa voix était grave.

— Il y a une chose que je ne t'ai jamais dite, un secret de famille, en quelque sorte. Tu te souviens que mon nom de jeune fille est Le Gall. Cette femme qui a eu cette liaison avec ce soldat allemand, et bien c'était ma sœur aînée. Je ne l'ai pas beaucoup connue, en raison de la différence d'âge qu'il y avait entre nous et aussi parce qu'elle a rompu toute relation avec la famille, quelque temps après la naissance de son fils. J'ai compris qu'il y avait eu des mots entre elle et mon père, de ces mots qui font mal et que l'on n'oublie pas ! Dès qu'elle a été engagée comme institutrice, elle a quitté la maison, elle n'est jamais revenue et n'a jamais donné de nouvelles. J'ai souvent pensé à elle, pendant toutes ces années. Aujourd'hui, tu me dis que tu as retrouvé son fils, grâce à une ruche ! C'est incroyable ! Le monde est vraiment petit ! Je vais enfin savoir ce que ma sœur est devenue !

La mère et le fils se regardaient en silence, avec émotion.

Yves Kerdanec sentait qu'il venait de réveiller des souvenirs douloureux chez sa mère. Il s'en voulait également d'avoir totalement occulté son nom de jeune fille. Quel piètre enquêteur, je fais ! se répétait-il !

Les révélations que venait de lui faire sa mère l'avaient littéralement abasourdi. Il était comme groggy et comprenait progressivement pourquoi cette histoire l'avait à ce point touché et pourquoi il avait fait preuve d'une telle détermination et obstination. Il avait ressenti une forte proximité avec ce Franck Le Gall, qu'il avait mis sur le compte de l'intensité de sa recherche. Subitement, il venait de prendre conscience qu'il faisait partie de la même famille et qu'ils étaient cousins !

La décision de se rendre rapidement à Erlangen pour le rencontrer et lui rapporter la pochette s'imposait.

Ils avaient tant de choses à se dire !